

## TYPES SCOLAIRES

## LE CONFRÈRE DE CLASSE.

Les ouvriers rassemblés dans un même atelier, les soldats marchant sous la même bannière, contractent presque naturellement entre eux quelques rapports de camaraderie. Mais ces liaisons, soumises aux mille vicissitudes de la vie et de la fortune, fondées uniquement sur l'habitude de se voir ou sur la participation à des travaux, à des dangers et à des triomphes communs, ne s'élèvent que rarement jusqu'à l'amitié.

Bien différente est l'étroite et constante solidarité qui unit les " confrères " d'une même classe. Il serait assez difficile de définir la nature de ce lien à la fois si agréable et si fort. Ce n'est pas l'amitié, dans le sens rigoureux de ce mot, c'est moins encore l'intimité. Le cœur humain est trop inconstant, ses sympathies sont trop capricieuses pour que des caractères variés, des tempéraments parfois tout opposés, rassemblés au hasard, puissent s'entendre et s'harmoniser si parfaitement. Avoir été assis sur les mêmes bancs pendant des années, avoir respiré le même air, gémir sous la même férule, est-ce là ce qui produit ces rapports fraternels, cette sympathie mystérieuse, ce *cor unum et anima una* qui fait l'orgueil d'une classe ? Nous nous gardons bien de décider la question, mais il nous semble impossible d'admettre que des causes purement physiques, purement accidentelles puissent amener un résultat moral aussi considérable.

Quoiqu'il en soit, nous prenons le confrère de classe tel qu'il vit dans nos souvenirs, tel qu'il existe sous nos yeux. Le confrère de classe, au moins dans la pureté idéale de son type, c'est la condescendance incarnée, le dévouement fait homme. Vous ne pouvez l'avoir oublié, ô vous qui vous appuyiez sur son épaule hospitalière, lorsque les pavots de Morphée appesantissaient vos yeux et alourdissaient votre cerveau. Et vous, combien de fois vous a-t-il sauvé, lorsque, avec un art infini, il vous glissait un mot, une phrase même qu'un maître impitoyable réclamait sous les plus terribles menaces ? Et vous encore, qui étiez son voisin, vous n'avez pas craint de vous exposer en tenant discrètement ouvert, à l'endroit fatal, un livre sur lequel votre pauvre condisciple pouvait jeter un regard furtif mais libérateur. L'avez-vous oublié, vous enfin qui d'un signe, au besoin d'un coup de pied charitable, avertissiez un camarade distrait que les yeux " d'un inexorable argus " l'avaient pris pour cible ?

On a vu des cœurs mal constitués perdre le souvenir des bienfaits reçus, on a vu même des hommes dénaturés

repousser la main amie qui les arrêtait au bord du précipice, qui les attachait du sein des eaux ou du milieu des flammes, mais nul n'a souvenance que les services rendus en classe aient été payés d'ingratitude. Quelques esprits chagrins prétendent, peut-être, que ces services perdent un peu de leur valeur théorique, parce qu'ils sont réciproques, et que, *sauveur* aujourd'hui, on peut se trouver dans le cas de devoir être *sauvé* soi-même demain. En dépit de cette objection que nous appellerons mesquine, nous conserverons à notre type toute sa splendeur native, nous persisterons à affirmer que le dévouement le plus désintéressé est le seul mobile de ces bons offices mutuels. Non, quand un élève *souffle* la leçon à un confrère empêtré, qui *sume* pour un mot rebelle, pour une phrase insurgée, aucune arrière-pensée d'égoïsme ou d'intérêt ne vient ternir l'éclat de sa « bonne action ». Oublieux de sa propre personne, il ne songe qu'au danger qui menace son condisciple ; c'est par pur dévouement qu'il s'efforce d'épargner à son voisin les horreurs du *penum* ou la honte de « rapporter sa leçon ».

Maintenant *paulo majora canamus*, voyons quelle haute philosophie renferme le type sur lequel nous appelons votre attention. Le confrère de classe est le témoin journalier de notre existence scolaire. Il applaudit de tout cœur à nos succès, il pleure nos défaites, il souffre de nos humiliations ; nos triomphes l'enorgueillissent, nos revers l'abatent. Sa main a des étreintes plus chaleureuses, sa voix a des inflexions plus tendres que celles des autres écoliers.

Le confrère de classe a dans le cœur des trésors d'affection ; chez lui la cordiale amitié semble si spontanée et si naturelle qu'il la prodigue en quelque sorte à son insu. Modèle accompli de la bienveillance la plus délicate, il ferme les yeux sur nos défauts, bien qu'il les connaisse parfaitement. Jamais une parole de blâme ne s'échappe de ses lèvres ; mais quand il s'agit de louer nos qualités, de préconiser nos talents, sa compatissante éloquence s'élève jusqu'au lyrisme. Sa discrétion est l'incorruptible gardienne de l'HONNEUR DE LA CLASSE, ce drapeau que nous déployons avec la plus jalouse fierté, cet étendard sacré dont pas une ombre ne peut ternir l'éclat.

Le confrère de classe, enfin, c'est ce frère d'armes qui, au milieu des luttes ardentes de l'émulation juvénile, bannit de son cœur jusqu'à la pensée de l'envie. Lui êtes-vous supérieur, il ne s'en offense pas ; lui êtes-vous inférieur, il ne vous méprise pas ; êtes-vous son égal, il combattra avec courtoisie et, chose merveilleuse, le vaincu sera aussi satisfait que le vainqueur.

Tel nous apparaît le confrère de classe. Si imparfaite que soit cette ébauche crayonnée à la hâte, elle suffit pour indiquer la place immense qu'un semblable personnage occupe dans nos souvenirs de jeunesse. Son nom reste